

His mother was dead by then. His father was asleep. So he told no one. He shaped

the secret into an imaginary tree house. The perfect hideout. And sometimes

when he felt scared he remembered it.

# Le Rôle de Marie

par Marina Endicott  
(traduit de l'anglais par Robert Paquin)

Quand j'avais six ans, ma mère tomba malade. Je la vois assise dans le salon avec mon père; on aurait dit qu'ils allaient nous annoncer la venue d'un nouveau bébé. En premier, d'ailleurs, quand ils nous ont demandé de venir nous asseoir avec eux parce qu'ils avaient quelque chose à nous dire, je croyais que c'était un bébé. Mais ils restaient immobiles et nous tenaient par la main, chose qu'ils n'auraient jamais faite pour nous annoncer une bonne nouvelle. Et puis, le médecin était venu chez nous ce matin-là, et il ne venait jamais pour un bébé. Ma mère nous expliqua qu'elle s'était aperçu qu'elle était malade. Elle avait le cancer et allait devoir être opérée just avant Noël. En fait, tout cela ne voulait pas dire grand-chose pour moi, sauf qu'ordinairement les gens qui ont le cancer en meurent. Dans ma famille, tous ceux qui étaient morts (tous des gens que je n'avais jamais vraiment connus) étaient morts du cancer. On aurait dit que c'était une étape essentielle avant la mort.

Mon père avait l'air effrayé. Ses lèvres bougeaient un peu, non pas comme s'il priait en silence, mais comme s'il se les mordait. Il me serrait un peu la main puis la relâchait.

J'étais distraite pendant leurs explications et j'ai peut-être manqué quelque chose. Je me voyais en train de jouer aux "Orphelins sur un radeau"; c'était alors et ce fut longtemps notre jeu préféré. Sur le radeau, un des malheureux enfants était très malade (généralement c'était ma soeur Carole), un autre était affaibli par la faim et finissait par perdre la raison, et puis il y en avait une qui était forte et qui réussissait à sauver tous les autres, sauf la malade, qui mourait et réapparaissait en fantôme pour donner des conseils aux autres jusqu'à la fin du jeu. Certains de ces éléments allaient bientôt prendre pour moi un nouveau sens. Comme j'étais l'aînée, j'allais devoir jouer le rôle de la fille forte dans la vraie vie (même si dans le jeu je préférais le rôle de la malade,

parce que j'aimais bien mourir et donner des conseils et parce que la malade était généralement celle que les autres aimaient le mieux. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elle mourait, évidemment).

Mes parents n'avaient fait aucune allusion à la mort et n'avaient pas parlé d'orphelins. Je suppose que c'est moi qui avais dû sauter aux conclusions et nous voir en orphelins, alors qu'il n'avait été question que de la maladie de ma mère. Il faut dire qu'à cette époque, dans mon esprit, ma mère et mon père ne formaient qu'une seule entité et que l'élément le plus important de cet ensemble était ma mère. Mes parents n'avaient pas non plus parlé de mon parrain et de ma marraine, ceux qui nous avaient gardés la fois où ils étaient allés seuls à Montréal en avion. Mon parrain et ma marraine étaient des gens plus riches que nous. Ils avaient six enfants et menaient leur maisonnée comme un camp militaire. Ma marraine était une grande femme, mince, grise et élégante, pour laquelle j'avais beaucoup d'admiration. En plus je m'entendais bien avec ses enfants.

Ce que je n'avais pas saisi en premier et que je n'ai compris qu'une minute plus tard, c'était que cette fois nous allions tous les accompagner à Vancouver pour l'opération. Ils nous expliquèrent que nous serions répartis entre plusieurs familles, parce que nous étions trop nombreux pour habiter en un seul endroit (excepté, je suppose, chez mon parrain et ma marraine, où il y avait déjà tellement d'enfants que quatre de plus passaient inaperçus). Il était toujours intéressant de rester chez des étrangers et je n'y voyais pas d'inconvénient, sauf que nous étions supposés partir à la fin de la semaine.

Or nous ne pouvions pas partir à la fin de la semaine, parce qu'à l'école je devais jouer dans une séance où je tenais le rôle de Marie.

Ce n'était pas le moment d'aborder le

sujet au milieu du silence qui régnait dans notre petit salon. Quand ma mère eut fini de nous expliquer chez qui nous allions rester, mon père récita une prière; ensuite on fit à souper et on mangea dans la cuisine sur la table démontable; pour nous c'était plutôt une petite fête.

Je n'avais jamais joué le rôle de Marie auparavant, pourtant j'étais la candidate idéale puisque j'étais la fille du pasteur. Je passais même pour une très jolie jeune fille. Le photographe qui était venu prendre nos photos d'école m'avait appelée son choux et je lui avais fait une grimace. Sur la photo qui trône encore sur le buffet chez ma mère, on voit une jeune fille aux cheveux bouclés, vêtue d'une belle robe bleue, qui fait la grimace d'un air dédaigneux.

Ma petite soeur avait joué le rôle de Jésus dans la séance de l'année précédente à l'église, tandis que moi je n'étais qu'un ange; mon frère, lui, était le petit berger qui donne sa brebis à l'Enfant Jésus. J'étais convaincue que le rôle de Marie avait été écrit pour moi; pourtant jamais personne n'avait voulu me le confier. Mais à l'école, où j'avais commencé à apprendre à lire (la lecture allait devenir ma demeure spirituelle), mademoiselle Saddlemeier venait enfin de me confier le rôle de Marie.

Ce rôle m'intéressait parce que Marie était vraiment très belle et très charmante; et puis un ange lui avait parlé. Et après tout, son bébé, c'était le bon Dieu! Quand l'ange lui était apparu (elle devait être pas mal surprise), elle avait répondu: "Je suis la servante du Seigneur." Je n'avais jamais rien entendu d'aussi beau. Si j'avais été un garçon, j'aurais peut-être voulu jouer le rôle de Dieu. Dans la Bible il n'y a pas beaucoup de personnages féminins et je ne croyais pas avoir encore assez d'expérience pour jouer Marie-Madeleine.

Le destin est donc injuste! Il y en a toujours qui sont obligés de jouer le rôle

de Jézabel ou de Marthe ou de Judas ou encore celui de Léa, la pauvre soeur aînée indésirable; or je ne voulais pas devoir assumer un rôle comme celui-là dans la vraie vie. Vous voyez comme il aurait été facile de tomber dans un tel panneau.

Ce n'était donc pas le moment de parler de la séance ce soir-là, ni le lendemain matin. Je voyais bien que je serais obligée d'annoncer à mon institutrice que je ne pourrais pas tenir le rôle de Marie. Rendue à l'école, il y avait cependant tant de choses à faire que je dus attendre l'heure du midi. Mais à midi, la 'maîtresse', mademoiselle Saddlemeyer, se rendit tout de suite dans la salle des professeurs, au lieu de s'attarder à parler avec les élèves comme à l'accoutumée. Alors j'allai manger comme d'habitude avec Jean-Jean (le fils de mon parrain et de ma marraine).

En sortant, je passai devant un pupitre où trônait une gomme à effacer. Elle était là à ne rien faire, une belle efface rose. Pas une efface ordinaire, une nouvelle sorte qui sentait le sucre et le bonbon. J'avais toujours voulu en avoir une comme celle-là, pour pouvoir la mordre et y goûter. En passant devant le pupitre, j'allongeai le bras, je saisis l'efface et la mis dans ma poche.

Au cours du repas j'annonçai à Jean-Jean que j'allais bientôt partir en voyage, sans toutefois lui dire à quel moment. Je lui appris que ma mère était très malade, il était très impressionné. Sa mère à lui n'était jamais malade. Après avoir eu son dernier bébé, elle avait fait des exercices tous les matins et elle était revenue à son poids normal trois semaines après l'accouchement. Ma mère, elle, était déjà restée trois mois alitée; elle avait été bien malade, et cela me donnait sur Jean-Jean un avantage supplémentaire, en plus d'être une fille, d'être plus intelligente et d'être la fille du pasteur. Après avoir mangé chacun notre sandwich (le mien était aux tomates et à la laitue; c'était le sandwich préféré de mon père, mais il était toujours mouilleux quand venait l'heure de le manger), je pris une bouchée d'efface.

quel goût affreux! Même aujourd'hui, chaque fois que j'ai du regret d'avoir fait quelque chose, le goût de cette gomme à effacer me revient dans la bouche. Quelle déception! Sentir si bon et goûter si mauvais! En plus, elle s'était désagrégée sur ma langue et il m'était difficile d'extraire tous ces petits morceaux sans que Jean-Jean me voie. Je dus aller aux toilettes et me rincer la bouche avec de l'eau chaude avant de retourner en classe. A mon re-

tour, Ange-Aimée était assise à son pupitre et cherchait sa gomme à effacer.

Elle leva la main dès que mademoiselle Saddlemeyer revint en classe.

"Mademoiselle, quelqu'un a pris mon efface", lança-t-elle à tue-tête. C'était une fille effrayante, avec des grands cheveux blonds tressés et des tas de chandails roses tous différents. Elle était assez jolie, mais je ne l'aimais pas du tout, et je ne regrettais pas d'avoir mordu son efface et de l'avoir à moitié émiettée. Seulement il ne fallait pas qu'elle s'en aperçoive, parce qu'elle aurait fait un scandale. D'abord j'étais persuadée que j'irais en prison et puis il était évident qu'une personne qui volait des effaces pour les manger n'était pas digne de jouer le rôle de Marie dans la séance.

Mademoiselle Saddlemeyer lui dit de continuer à chercher son efface et se mit à écrire au tableau. Ange-Aimée regarda encore sur son pupitre, sans rien trouver, évidemment puisque je sentais au fond de ma poche le poids accablant des restes de son efface. Alors elle se tourna vers le pupitre que je partageais avec Jean-Jean derrière elle et me regarda droit dans les yeux; elle me dit tout bas, parce qu'elle ne voulait pas que mademoiselle Saddlemeyer l'entende: "C'est toi qui l'as volée."

Horrié, Jean-Jean lui mit son poing au visage, chose qu'il était interdit de faire à l'école. Mais Ange-Aimée était trop en colère pour le dénoncer.

"C'est toi qui m'as volé mon efface", répéta-t-elle. "Je le sais."

Il n'y avait pas moyen de répliquer. Cette fille-là était plus intelligente que je ne le pensais et le bon Dieu lui avait probablement dit qui avait pris son efface. Je ne trouvais rien à répondre, même pas: "Non, ce n'est pas moi." Heureusement Jean-Jean était là; c'est lui qui le dit à ma place et il le répéta encore plus fort. Je craignais que mademoiselle Saddlemeyer ne finisse par l'entendre. En me voyant elle aurait su, elle aussi, que c'était moi qui avais pris l'efface. Dans sa tête elle m'aurait vue, comme dans un film au ralenti, en train d'allonger le bras pour m'emparer de la gomme à effacer et elle m'aurait vue dans le réfectoire en train de mordre dedans, et cela lui aurait fait de la peine, car elle m'aimait bien et on ne peut pas aimer quelqu'un qui s'empare de l'efface d'une autre fille pour la manger.

Ange-Aimée devenait de plus en plus rose. Il fallait agir et il fallait agir vite, sinon le désastre allait fondre sur moi; au lieu de dire "c'est la fille du pasteur", partout les gens diraient "c'est une voleuse".

"Voleuse!" chuchota-t-elle encore, assez fort cette fois pour que les regards commencent à se tourner vers nous.

Je levai les yeux et lui dit, "Je n'ai pas pris ton efface". Je voulais lui clouer le bec une fois pour toute, pour qu'elle ne puisse plus jamais parler, pour qu'elle ait la bouche cousue, pour lui enlever le don de la parole et pour qu'elle soit obligée de me croire. C'était une des choses les plus importantes que j'aie jamais dites et c'était un mensonge. Je plongeai la main dans ma poche et je saisis l'efface. Je me mis à penser à Dieu et à la prison et à mademoiselle Saddlemeyer en dévisageant Ange-Aimée comme si elle était un moustique écrabouillé, une menteuse et une voleuse elle-même. Ça a très bien marché.

Alors je me suis remise à penser à Dieu et je me suis demandé comment il était possible de croire en Lui quand on pouvait mentir et tromper les gens si facilement, quand on avait encore la main sur l'efface dans sa poche, le goût de l'efface dans sa bouche et l'odeur de l'efface dans ses narines.

Ange-Aimée se rassit à sa place et reprit ses feuilles.

Jean-Jean fit tourner son doigt près de son oreille en la montrant pour me signifier qu'elle était folle. Je le regardais en me disant que tout le monde était bête. Je me rendis au bureau de mademoiselle Saddlemeyer et je restai plantée là, à attendre qu'elle ait fini d'écrire au tableau.

Si je n'avais pas pris une bouchée d'efface, j'aurais probablement avoué ma faute. Ou du moins, j'aurais laissé tomber l'efface à terre pour qu'Ange-Aimée puisse la retrouver. Mais voler une efface pour la manger, c'est une chose difficile à confesser. De toute façon on ne peut pas la remettre tranquillement sans rien dire quand il en manque la moitié et qu'on y voit des traces de dents. En attendant mademoiselle Saddlemeyer, je me demandais si je ne devrais pas tout lui avouer, mais finalement je me dis que ça ne servirait à rien, que de toute façon je ne jouerais pas le rôle de Marie dans la séance puisqu'il fallait que je m'en aille; je ne serais donc pas obligée de me désister à cause de ma faute, je pourrais me désister pour cause d'absence. Depuis lors, je n'ai jamais réussi à passer plus de deux ans au même endroit. Il survient toujours quelque événement qui me fait croire qu'il serait mieux pour moi de me désister pour cause d'absence.

Mademoiselle Saddlemeyer acheva d'écrire au tableau et vint s'asseoir à son bureau. Je lui dis alors qu'il fallait que je lui parle et elle me demanda: "Peux-tu me

dire ça un peu plus tard? J'ai quelque chose d'important à annoncer à tous les élèves." J'aurais probablement déballé ce que j'avais à dire malgré tout si je n'avais pas volé cette gomme à effacer. Mais maintenant que j'avais commis un tel acte, il m'était impossible de rester en présence de mademoiselle Saddlemeier, parce que pour moi elle était la reine du monde. Je revins donc à mon pupitre et je repris ma place à côté de Jean-Jean. Ange-Aimée fouillait toujours dans son pupitre à la recherche de son efface.

Mademoiselle Saddlemeier se plaça devant son bureau et s'adressa à toute la classe: "Mettez-vous tous la tête sur votre pupitre. Ceux que je vais toucher, vous sortirez dans le corridor avec moi. C'est un secret."

Elle passa entre les rangées et toucha la tête de ceux et celles qui devaient sortir avec elle. Elle convoqua une dizaine d'élèves je crois, et ils sortirent dans le corridor. Après quelques minutes, ils rentrèrent et se rassirent. Alors elle toucha d'autres têtes et ressortit. Elle répéta cette opération plusieurs fois sans jamais me toucher, moi. Jean-Jean avait été un des premiers à sortir. En reentrant, il m'avait jeté un coup d'oeil avant de se remettre la tête sur le pupitre. Je savais qu'il me regardait, mais je n'avais pas levé les yeux assez vite pour voir quel air il avait. Ange-Aimée faisait partie du troisième ou du quatrième groupe.

Finalement mademoiselle Saddlemeier ramena le dernier groupe dans la classe et demanda: "Y a-t-il quelqu'un que je n'ai pas appelé?"

Le fait que ma mère soit très malade ne m'avait pas fait pleurer, ni non plus le fait que je sois assez vilaine pour voler une efface et ensuite mentir si bien que tout le monde m'avait crue, mais maintenant j'avais les larmes aux yeux. Je levai la main.

"Oh! s'exclama mademoiselle Saddlemeier. Bien sûr! Biens avec moi et je vais te le dire."

Elle m'amena dans le corridor, toute seule, et elle me prit dans ses bras. "On a appris que tu t'en allais", me dit-elle.

Je fondis en larmes et lui dis: "Je ne pourrai pas jouer le rôle de Marie dans la séance."

Elle s'assit par terre et me tira près d'elle. Elle m'expliqua que jeudi il y aurait une fête à l'école pour mon départ. Elle me dit que nous allions jouer et chanter, elle apporterait sa guitare, il y aurait des choses à manger et nous ferions la séance pour la classe à ce moment-là; ce serait une répétition pour les autres et j'aurais ainsi l'occasion de jouer le rôle de

Marie au moins une fois avant qu'une autre ne l'interprète.

Comme d'habitude, je savais ce qu'elle allait dire avant même qu'elle n'ouvre la bouche. "Peut-être pourrais-tu m'aider à désigner celle qui pourrait tenir le rôle de Marie à ta place", dit-elle.

Je savais aussi à qui elle pensait. Il y avait, dans notre classe, une fille trop grande pour son âge. Elle s'appelait Karine et personne ne l'aimait, je ne sais pas trop pourquoi. Mademoiselle Saddlemeier nous avait bien fait comprendre qu'elle, elle aimait Karine et qu'il fallait avoir de bonnes explications à donner si on se chicanait avec elle.

J'avais compris cela et à vrai dire je m'étais aperçu aussi que Karine était très gentille. Mademoiselle Saddlemeier aurait bien voulu que je réponde "Karine". Celle-ci ne jouait pas dans la pièce parce qu'au moment où les rôles avaient été distribués, elle venait de se fouler la cheville et boitait encore; maintenant qu'elle était rétablie, elle aurait pu jouer dans la séance.

Mais une fille qui vole des effaces et qui les mange à moitié sans avouer sa faute, sans expliquer qu'elle ne peut pas jouer le rôle de Marie parce qu'elle n'en est pas digne moralement, une telle fille a sa propre échelle de valeurs. Je détestais Ange-Aimée comme du poisson pourri, mais je savais qu'elle ne jouait pas dans la pièce parce que mademoiselle Saddlemeier ne l'aimait pas beaucoup, même si elle n'en faisait jamais rien paraître sauf en lui montrant un petit peu plus de gentillesse et un petit peu plus d'attention qu'aux autres. Étant donné que j'avais pris la gomme à effacer d'Ange-Aimée et que je l'avais mangée, il fallait que ce soit elle qui joue le rôle de Marie. Après tout ce n'était pas vraiment sa faute si elle était détestable. Sa mère était une vraie chipie. Le rôle de Marie lui conviendrait peut-être plus à elle qu'à une fille comme Karine, que mademoiselle Saddlemeier aimait déjà de toute façon. Et si mademoiselle Saddlemeier s'apercevait que j'avais volé l'efface d'Ange-Aimée dès que je prononcerais son nom, alors cela voudrait dire qu'elle savait tout.

"Ange-Aimée", lui dis-je. Elle était restée assise sur le plancher et me tenait dans ses bras. "Je pense que c'est Ange-Aimée qui devrait jouer le rôle de Marie maintenant."

Mademoiselle Saddlemeier était pas mal surprise, je crois. Elle resta sans rien dire une minute, puis elle me serra dans ses bras et me regarda en disant: "Très bien. Ce sera Ange-Aimée. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter, tu sais."

Elle parlait de l'efface.

Après l'école, j'ai fait un bout de chemin avec Jean-Jean, puis j'ai continué toute seule. Je suivais un parcours inhabituel, en quête d'aventures.

Ange-Aimée aussi avait été surprise quand mademoiselle Saddlemeier lui avait demandé si elle accepterait de jouer le rôle de Marie après mon départ. Mademoiselle Saddlemeier était une femme très sensible et n'avait pas ajouté: "Suzanne trouve que c'est toi qui devrais jouer le rôle de Marie." Il me semble qu'il fallait également que ce soit une personne très morale, puisqu'elle avait compris ce que je faisais; en plus, elle était sans doute généreuse et intelligente, puisqu'elle s'était contentée de me dire que je n'avais pas besoin de m'inquiéter.

Il y avait beaucoup de neige. En effet, il peut tomber cinq mètres de neige dans les Rocheuses en hiver. Et il fait noir à quatre heures. Peut-être pas noir comme la nuit, mais sombre comme le soir en tout cas. Je marchais sur le trottoir le long de rues parallèles à celles que j'empruntais habituellement. Après une tempête, les trottoirs sont comme de petites vallées entre deux montagnes de neige qui bordent l'une la rue et l'autre les maisons; on ne voit pas grand-chose d'autre que la neige, avec des petites taches de pipi de chien ici et là et parfois des trous là où quelqu'un a essayé d'enjamber l'un de ces monticules, pour atteindre la rue.

J'arrivai toutefois à une intersection qui avait été complètement déblayée. Il n'y avait plus de neige et, de l'autre côté de la rue, on voyait les maisons jusqu'aux fondations. L'une d'elles était en feu.

J'avais sans doute entendu le bruit des camions de pompier bien avant d'apercevoir la maison, mais je ne m'en souviens pas. Tout ce dont je me rappelle, c'est d'être sortie d'une vallée de neige pour déboucher dans une rue noire, avec une maison en feu. Les gens se tenaient tout autour, à quelque distance des flammes; ils regardaient la maison qui devenait de plus en plus noire et la fumée qui envahissait le ciel.

Quand on est très jeune (j'avais six ans), les choses ont une valeur symbolique avant même qu'on puisse les interpréter. C'était horrible à voir, ce feu qui dévorait la maison, ces flammes qui s'agitaient comme des bras et qui fouettaient les poutres, mais en même temps c'était quelque chose de propre, d'hivernal et de beau.

Je suis restée là à regarder; personne ne prêtait attention à moi, personne ne me disait de m'en aller.

Je regrettais d'avoir dérobé son efface à Ange-Aimée, mais après tout ce n'était pas le crime du siècle. Je lançai l'efface dans le feu; c'était un bon lancer, au coeur d'une fenêtre éclatée.

Je ne jouerais peut-être pas le rôle de Marie cette fois, mais en tout cas je n'avais pas l'intention de jouer celui de Léa ni celui de Marthe non plus. Je me

disais que si j'attendais un peu je pourrais peut-être un jour interpréter le rôle de Marie-Madeleine.

Et puis ma mère n'allait pas mourir. Pas avec un feu comme celui-là, pas quand elle était si occupée, pas quand sa fille aînée en avait encore tellement à apprendre.

Je songeai avec un peu de nostalgie aux

orphelins sur le radeau, qui devenaient assez indépendants et assez forts pour faire leur chemin dans la vie. Alors je fis demi-tour et je rentrai à la maison en courant dans la neige et le vent, avec le feu derrière moi.

# Three Women

*By Miriam Waddington*

## 1. The Writer

Wanting to write the stories of ordinary Canadians I discover there are no ordinary Canadians. Of course you can always pick out Canadians in foreign airports by the red and white Air Canada tickets they're holding in their hands, and you can sometimes recognize them in the railway stations of European cities by the little gold maple leaf pins they wear in their lapels; they are anxious not to be mistaken for Americans. For some reason they consider themselves purer or more honest; anyway, different.

I wake up at 3 A.M. wanting to write stories about representative Canadians. And I wonder who else wakes up at 3 A.M.? For starters let's say it's women unrequitedly in love with Marcel or Harold. Marcel and Harold are really the same person, it's just that one disguises himself as the other at certain times. One stays in Toronto while the other travels the planes between Halifax and Vancouver looking for victims. They are probably a little bit malicious — Marcel and Harold — for they know that by dividing themselves like this they will be sure not to miss any of the women who are going to fall unrequitedly in love with them. One other thing. Marcel and Harold need all this unrequited love. It gives them a sense of well-being. Unless other people around them are suffering they can't be sure that they are not. This way they feel alive, the other way they would feel like dead mushrooms on an Algonquin trail, or discarded beer cans on the top of Mount Royal, or maybe two dead fish littering the beach at Spanish Banks in Vancouver. They might even become surrealist fig-

ures in somebody's dream, these two phantomy fantasy lovers. But this way, with people waking up at 3 A.M. to love them unrequitedly, they can achieve existence. They can be real.

Everyone wants to be real. Even menopausal women. They wake up out of their sweats at 3 A.M. reminding themselves to complain to the doctor knowing full well that when they do the doctor will just purse his lips and say, "Why go against nature? You don't want to be a little old lady of sixty five still menstruating do you?"

Other people who wake up in the middle of the night are the spinsters from Toronto living their August vacations in cooperatively rented cottages on Georgian Bay. They wake up when they hear the mice scraping against the rafters under the roof. They suddenly feel scared and turn the lights on, take a drink of water from the glass on the night table beside the bed and remind themselves to wash out their white blouses and underwear in the morning. Then they swallow two aspirins and if they still can't get to sleep after all that, they fall into easy fantasies whose details are dim but whose personnel is drawn from among the mechanics at the Volvo garage where they get their 3000 mile check-ups.

I'm the one who wakes up to the whine and buzz of mosquitoes who somehow got through the screen. I wonder why I haven't got an ulcer or a weak heart or arthritis yet. I decide to open a coffee house on Grand Mannan and learn to play the guitar. I feel the empty space in my double bed and remember the nightmare of driving on expressways. Then I turn on the light and tell myself that tomorrow is

another day. I have things to do. The wind to listen to, the sun to sit in, a leaf to pick and representative Canadians to write the stories of before everything starts all over again and turns out who knows how?

## 2. The Camper: At the Edge of Point Pelee

I walk to the very edge of Point Pelee, out to where the landstrip is very narrow. The wind blows heavy and warm against my face stuffing my lungs with thick fluffs of air. There is no one around except a single fisherman wearing high boots and a misshapen battered hat. We nod to each other and I shout across the wind, "What are you catching?" And he yells back, "Sheepsheads!"

My eyes and mouth are filled with continual wind and my mind is still hung with green from the shadows of the forest where I walked earlier. Back of the green lie the intricacies and bow knots of the lianas that hang from the tall trees and there is the sound of birds like the shake of bells falling away somewhere.

I feel sleepy. I walk back to my car the only one in the wide empty parking lot. Empty because it is September or too blowy or else everyone who isn't back at school is home eating supper.

I drive back to the tenting area. Though it is still daylight I crawl into my pup tent. In my sleeping bag I fall quickly asleep to the voices of neighboring campers. They sing in my mind and I sleep a thick curtained sleep. All the while the wind keeps blowing up from the lake and I dream again of being lost, of not knowing my name. I dream that the wind is singing to words are strong. They come close. The